Pierre Lamard, Yves-Claude Lequin, *La technologie
entre à l'université : Compiègne, Sevenans, Belfort-
Montbéliard..., Belfort*

UTBM, coll. Récits, 2006, 392 pages

Bruno Jacomy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dht/725>

DOI : 10.4000/dht.725

ISSN : 1775-4194

Éditeur :

Centre d'histoire des techniques et de l'environnement du Cnam (CDHTE-Cnam), Société des élèves du CDHTE-Cnam

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 217-221

ISBN : 978-2-95-30779-2-6

ISSN : 0417-8726

Référence électronique

Bruno Jacomy, « Pierre Lamard, Yves-Claude Lequin, *La technologie entre à l'université : Compiègne, Sevenans, Belfort-Montbéliard..., Belfort* », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 16 | 2^e semestre 2008, mis en ligne le 05 octobre 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dht/725> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dht.725>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Pierre Lamard, Yves-Claude Lequin, *La technologie entre à l'université : Compiègne, Sevenans, Belfort- Montbéliard..., Belfort*

UTBM, coll. Récits, 2006, 392 pages

Bruno Jacomy

RÉFÉRENCE

Pierre Lamard, Yves-Claude Lequin, *La technologie entre à l'université : Compiègne, Sevenans, Belfort-Montbéliard..., Belfort*, UTBM, coll. Récits, 2006, 392 pages

- 1 Comme le reconnaît dans sa préface Jean-Pierre Chevènement, pourtant l'un des acteurs clés de cette histoire, « j'ai beaucoup appris en lisant ce livre » (p. 4). C'est en effet la qualité première de cette somme historique de Pierre Lamard et Yves-Claude Lequin de nous livrer un travail d'historien sérieux et approfondi sur une aventure qui, pour être fort récente, plonge malgré tout ses racines plus de deux siècles en arrière.
- 2 En introduction, le « plaidoyer pour une histoire des formations supérieures technologiques » d'André Grelon (pp. 11-17) plante le décor en situant la création de l'Université de Technologie de Belfort-Montbéliard (UTBM) dans l'histoire de l'enseignement supérieur technologique à l'échelle nationale. L'ouvrage de Lamard et Lequin se déroule ensuite en quatre actes : le premier dresse les contours, le deuxième se penche sur un « territoire en action », le troisième nous fait pénétrer au cœur du projet, et le dernier nous propose une réflexion plus globale sur cette aventure. Dit ainsi, le plan paraît simple. En fait, reconnaissons que la complexité du propos et l'imbrication des différents événements et protagonistes imposent aux auteurs de fréquents retours en arrière qui rendent la lecture parfois un peu labyrinthique. Le propos central des auteurs est d'inscrire la création de l'UTBM dans un processus

national de dispersion, puis de concentration, visant à favoriser une démocratisation des formations plus récentes, marquée aujourd'hui par une volonté d'harmonisation à l'échelle européenne (p. 19).

- 3 L'ouvrage s'ouvre sur un chapitre abordant le concept de « technologie » et son évolution à travers les âges, avec les modèles fondateurs, celui des arts et métiers, celui qui mène de l'*Encyclopédie* de Diderot à la technologie de Johann Beckmann, le modèle mathématique de l'École polytechnique et le modèle de la science industrielle du Conservatoire des arts et métiers. À l'issue de ce rapide voyage dans les méandres de la technologie, les auteurs désignent quelques voies possibles, dont une conception globale de la technologie, considérée par Guy Deniérou comme une science fondamentale. Ce dernier veut « combler le fossé, celui qui sépare l'université de l'industrie » (pp. 47-49) par la maîtrise sociale de la technologie, telle que prônée par Jean-Jacques Salomon, et par le processus de démocratisation, au sens de prise en compte de la dimension sociale de la technique dans un contexte démocratique, telle que le conçoit Andrew Feenberg. En un mot, G. Deniérou veut faire dans les universités de technologie la synthèse entre les « logies » (recherche et enseignement) et les « génies » (écoles d'ingénieurs). Le retour sur l'évolution de l'université française depuis Napoléon met en lumière la mise en place du système français opposant université et écoles d'ingénieurs, dont Compiègne et Sevenans entendent constituer la synthèse. En nous donnant un coup de zoom sur les initiatives et réformes successives pour pallier la pénurie chronique d'ingénieurs et de techniciens pointée dès la Seconde Guerre mondiale, les auteurs constatent qu'au bout du compte, les résultats sont très loin d'être à la hauteur des besoins sans cesse rappelés par les responsables politiques.
- 4 L'implantation d'une université de technologie en Franche-Comté est resituée dans le contexte des révolutions industrielles du XX^e siècle, des grands programmes de recherche-développement et de la politique d'aménagement du territoire. La création des IUT (instituts universitaires de technologie) en 1966 marque, au-delà de l'arrivée du terme de technologie accolé à celui d'universitaire, une « première introduction de la technologie au sein de l'université », répondant avec succès aux besoins de former les techniciens supérieurs dont le pays a besoin. Le propos de l'ouvrage est de se concentrer sur l'UTBM mais les auteurs remontent judicieusement à la genèse de l'UTC (Université de technologie de Compiègne) et de sa création dans la lignée de la politique nationale de la recherche, de la fondation des ENSI (Écoles nationales supérieures d'ingénieurs) et de l'INSA (Institut national des sciences appliquées), dans les années cinquante. Ici commence une histoire passionnante où l'on voit se combiner les idées, les projets, les événements, les tensions, les volontés politiques, le poids de la recherche universitaire. Dès 1969-1970, un groupe d'universitaires et d'industriels tracent les grandes lignes d'une université de sciences et technologie sur Paris Nord, inspirée de l'INSA. Parallèlement, le délégué général de la Datar, Jérôme Monod, annonce la création d'un centre universitaire à Compiègne. Les deux projets, joints en 1970, débouchent sur un programme d'enseignement. Après une étude plus fine en 1971 et malgré l'opposition du milieu académique, le décret de création de l'UTC est promulgué en 1972. Le modèle du MIT est très présent dans l'esprit des concepteurs des universités de technologie, et leur objectif est notamment de réconcilier humanités et « sciences dures » à partir de l'analyse de l'objet technique.
- 5 Le récit des premiers instants de l'UTC, sous la houlette du « sous-marinier » Deniérou, comme le rapporte *Le Monde* et la presse de 1973, fait état d'un climat tendu, que le

futur président du directoire attribue à une résistance naturelle à l'innovation. En fait, l'opposition est patente, dans l'université comme dans l'administration. Il faut bien reconnaître que les auteurs nous laissent un peu sur notre faim en sautant à pieds joints sur ces dix années qui séparent la tourmente initiale de 1974 (p. 100) et la nouvelle loi d'orientation de 1984 qui débouchera sur la création d'un établissement public à caractère scientifique et professionnel en 1986. Mais c'est pour mieux se pencher sur l'héritage à assumer localement.

- 6 Revenant sur le territoire de l'UTBM, les auteurs brossent, pour commencer la deuxième partie, le paysage industriel du bassin, entre la tradition des grandes familles et le poids de l'État. « Bon nombre de décisions essentielles du dossier Sevenans se prennent à Paris », nous rappellent-ils (p. 105). L'histoire de la concurrence entre Belfort et Montbéliard, avec leurs développements urbains et industriels très différents, débouche sur des mutations profondes, intimement liées aux projets d'aménagements routiers et aux poids respectifs des personnalités politiques, aux rangs desquelles la figure de Jean-Pierre Chevènement apparaît comme prédominante dans les premiers contours de la future université de technologie. C'est un peu dommage que dans l'ouvrage, cette situation particulière de la zone concernée ne soit pas étayée par quelques cartes plus détaillées que le petit schéma de la page 110.
- 7 Dès 1978 apparaît un nouveau personnage, Roland Castro, qui deviendra le concepteur du site de Sevenans un peu plus tard. La cohérence de l'aménagement urbain de la zone Belfort-Montbéliard fait l'objet, depuis le Centre d'études de 1951 jusqu'à la création d'*Aire urbaine 2000*, en 1984, d'un intérêt soutenu des élus et de divers groupes de pression créés localement, avec une volonté dépassant les habituels clivages droite-gauche (p. 115). La figure d'Edgar Faure, président de la région Franche-Comté pendant quarante ans, joue dans ce contexte consensuel un rôle lui aussi déterminant dans la genèse de l'UTBM.
- 8 Avec la création de l'ENIBe (l'École nationale d'ingénieurs de Belfort), les auteurs reviennent sur une histoire locale plus ancienne, remontant, sinon au XVII^e siècle, du moins à la création tardive, à la fin du XIX^e siècle, du cours élémentaire de Beaucourt (1893), résolument tourné vers la création d'une élite technique (pas encore technologique) destinée à alimenter les entreprises de mécanique, notamment automobile. C'est dans les années soixante, avec l'appui du groupe Alsthom, bien plus que de Peugeot, que l'ENIBe voit le jour comme école à part entière après avoir été une section du LTE (lycée technique d'État) de Belfort.
- 9 Le développement de l'école de Belfort suit celui des écoles nationales d'ingénieurs des autres régions, confrontées notamment à la naissance des IUT en 1966, qui, à Belfort, donne lieu à des réticences, voire à des oppositions farouches pour préserver niveaux et statuts respectifs des ingénieurs de production et des techniciens supérieurs. L'année 1975 révèle alors une véritable crise, d'ailleurs pas propre à l'ENIBe, avec un déficit de recrutement et des difficultés d'embauche à la sortie. La pénurie du corps professoral, la question du passage de la formation à cinq ans, la difficulté d'intégrer de la recherche dans un cursus très technique sont autant de freins à l'épanouissement de l'école.
- 10 Tout au long de cette histoire mouvementée où l'on a parfois quelques difficultés à se retrouver, le statut des enseignants-chercheurs, confrontés là aussi à la tradition des enseignants de statut ENSAM dans les écoles d'ingénieurs, est constamment remis en

avant, notamment pour développer une recherche technologique et appliquée en direction des PME-PMI.

- 11 Bien évidemment, dans ce contexte déjà troublé, la demande de Jean-Pierre Chevènement à G. Deniérou d'étudier l'implantation d'une antenne de l'UTC à Sevenans vient une fois encore mettre en cause l'identité de l'ENIBe. Bon gré mal gré, les deux structures devront bien collaborer en raison de leur proximité (sans compter celle de l'université de Franche-Comté) et de leurs objectifs. Il faudra encore attendre plusieurs années pour voir l'ENIBe, en 1991, prendre un nouvel essor sous l'impulsion d'un nouveau directeur visant à en faire « le grand centre de compétence en génie mécanique et productique pour le grand-est de la France », avec des activités de recherches enfin structurées (p. 151).
- 12 Mais il demeure malgré tout rédhitoire, pour beaucoup de responsables politiques locaux comme pour les directions de l'ENIBe et de l'UTCS (Université de technologie de Compiègne à Sevenans), devenue Institut polytechnique de Sevenans en 1991, que les effectifs de chacune des deux structures soient insuffisants, pour l'une afin qu'elle devienne établissement public, pour l'autre afin qu'elle soit une université de technologie à part entière (cinq cents étudiants minimum à l'entrée). L'annonce du ministre Claude Allègre en 1997 de créer l'UTBM (Université de technologie de Belfort-Montbéliard) sonne donc bien sûr comme un coup de tonnerre, mais qui apparaît comme inéluctable pour assurer une cohérence au développement d'un véritable pôle universitaire technologique dans le Nord Franche-Comté. Le décret sera signé le 18 janvier 1999.
- 13 Dans la troisième partie, les auteurs reviennent sur les « dynamiques d'appui et de résistance » qui ont marqué le projet. Les premières années de l'UTCS rappellent les temps pionniers de la fondation de l'UTC ou de l'INSA de Lyon. Quelques travaux sommaires dans le château de Sevenans, et ce « non-lieu propice à l'utopie » commence à accueillir les seize premiers étudiants en 1985, autour d'un noyau de quelques enseignants, au sein d'une « campagne bucolique et isolée ». Les auteurs savent bien nous faire partager le dynamisme de l'équipe de direction et d'enseignement comme celui des étudiants de la première heure. Mais il faudra encore beaucoup de ténacité et une alliance efficace des industriels locaux et des élus de tous bords confondus pour barrer la route au nouveau ministre des enseignements supérieurs Jacques Valade et obtenir du Premier Ministre, Jacques Chirac, un soutien décisif au projet, une nouvelle fois en péril. Mais à présent, plus rien n'arrêtera le développement du projet, scientifique et architectural.
- 14 Le projet, dévoilé par l'architecte Roland Castro à l'inauguration du 3 décembre 1985, de créer un « pont de la technologie » susceptible d'accueillir 3 000 étudiants sur 20 000 m² de locaux peut désormais être mis en chantier par tranches successives (p. 205). Une construction qui durera pas moins de treize ans en raison là encore de nombreux blocages. L'une des originalités les plus remarquables du projet naissant est le développement simultané du programme architectural et du projet d'établissement, ce qui nécessite une grande souplesse dans sa mise en œuvre. C'est ainsi que voit le jour une « micro-ville » nourrie des réflexions de l'équipe d'architectes Castro-Denissof, en rupture avec « les tendances dominantes de l'architecture et de l'urbanisme » (p. 228).
- 15 Revenant sur le contexte universitaire local, et notamment la création de l'IUT de Belfort, les auteurs nous montrent combien le poids des décideurs politiques est grand face aux industriels et au milieu universitaire. La politique de recherche est au centre

des enjeux de développement local, et le rôle du président du district urbain du pays de Montbéliard, André Boulloche, qui présidera le premier conseil d'administration de l'UTCS, est déterminant.

- 16 Parmi les nombreux freins ayant ralenti la montée en puissance du nouvel établissement, le plus inattendu fut celui de la maison-mère, l'UTC, qui, au départ de G. Deniélou, tente de limiter le poids financier du premier rejeton par un souci de saine gestion dans un climat national difficile. Il faudra attendre le plan Universités 2000 lancé par Lionel Jospin pour voir l'horizon se dégager. Devant l'opposition du milieu universitaire bisontin, les forces du bassin de Belfort-Montbéliard se concentrent encore davantage pour proposer un pôle fort autour de trois axes : technologie, gestion et communication.
- 17 L'UTCS prendra alors un nouveau départ en s'affranchissant de la tutelle de Compiègne et en prenant le titre d'IPSe (Institut polytechnique de Sevenans) en 1991. Mais les travaux d'agrandissement, depuis longtemps prévus, ne démarreront qu'en 1996. La disparition du terme université du nouveau vocable de l'établissement ne facilitera pas son développement, pas plus que la création de l'UTT (Université de technologie de Troyes) en 1994. L'existence officielle de l'UTBM est décrétée en janvier 1999 mais le « choc des deux cultures » (p. 264) tardera à s'apaiser, d'autant que la fusion s'apparente davantage à une annexion de l'ENIBe par l'UTBM.
- 18 Nous ayant laissés sur les premières installations de Sevenans, les auteurs reprennent l'aventure architecturale en 1986, sous le titre « Un chantier conflictuel (1986-1998) » qu'ils découpent en quatre phases : « un accouchement retardé (1986-88), une croissance ralentie (1989-94), un coup d'arrêt (1994-96) avant l'ultime accomplissement (1997-98). »
- 19 Au bout du compte, on s'aperçoit qu'au fil des événements, des inondations, des changements politiques, des réglementations et des contraintes budgétaires, le projet final cède beaucoup de ce qui en faisait une utopie universitaire pour un établissement fonctionnel. Si le bâtiment se révèle finalement « épuré et enrichi », il s'avère si fermé que les auteurs le qualifient de « cloître cistercien barrant la vallée de la Savoureuse », en 2005 (p. 279).
- 20 Dans la quatrième et dernière partie, Pierre Lamard et Yves-Claude Lequin dressent le bilan de la fusion de l'ENIBe et de l'IPSe et tentent d'en mesurer les effets. Ce bilan nous montre des formations prisées, des profils originaux, une bonne insertion dans le monde de l'entreprise, mais ils se posent quelques questions sur l'avenir, avec la « montée en puissance des activités de conception, d'innovation, de recherche-développement » (p. 285). Si le fonctionnement original des universités de technologie permet une grande souplesse dans les cursus, celle-ci suffira-t-elle pour permettre aux diplômés de « s'intégrer dans des organisations de plus en plus complexes » ? En un mot, la tendance à des cursus de plus en plus verticaux saura-t-elle s'adapter à des besoins de plus en plus transversaux ?
- 21 L'un des résultats les plus originaux de cette histoire mouvementée en est le volet culturel : développement de la culture technique en interne, dans le cursus des étudiants, et participation active de Sevenans à la « mue culturelle » vécue par la zone Belfort-Montbéliard dans le contexte de démocratisation et de décentralisation culturelles depuis les années 1980. Des Eurockéennes de Belfort au *Café des curieux*, des

Ateliers du futur au Forum des nouvelles technologies, la marque de l'UTBM s'imprime dans le territoire.

- 22 Dans le domaine de la muséographie et de l'histoire des techniques, l'UTBM, à travers le laboratoire RECITS, participe à de nombreuses initiatives novatrices sur des lieux de patrimoine technique et industriel locaux (Musée Japy, Musée des techniques et cultures comtoises) ou nationaux (Musée de l'air et de l'espace). La modélisation et les études techniques sur du patrimoine historique viennent apporter « une nouvelle dimension [qui] contribue incontestablement à renouveler les pratiques muséales » (p. 307).
- 23 Revenant globalement sur les aléas de la création d'un large réseau d'universités de technologie, les auteurs démontrent clairement le rôle constant du milieu universitaire pour faire capoter à plusieurs reprises les initiatives, généralement ministérielles, de création d'universités de technologie dans de nombreuses villes moyennes. Des trois qui existent à ce jour, seule l'Université de technologie de Troyes sera créée en deux ans (1994-1996) grâce à une forte volonté locale.
- 24 La conclusion générale de l'ouvrage est, on s'en doute, contrastée. Certes, « l'implantation des UT reste un modèle de réussite dans le cadre de la décentralisation des formations scientifiques et techniques et de la dynamisation des villes moyennes » (p. 330). Mais la spécificité des universités de technologie, notamment par la place accordée aux sciences humaines et sociales, « a tendance à s'estomper » dans le paysage de l'université et des écoles d'ingénieurs. Et s'il a fallu, dans le bassin de Belfort-Montbéliard, « l'impulsion d'un homme politique d'envergure » (entendons Jean-Pierre Chevènement), la durée de la montée en puissance de l'UTBM est là pour nous rappeler les innombrables obstacles qui l'ont constamment freinée. Certes, « la technologie entre à l'université », mais cette université n'est pas celle qu'on entend habituellement, et comme bien souvent sur notre territoire, c'est par la création de structures nouvelles que l'innovation peut entrer dans l'enseignement supérieur, la pesanteur de la tradition restant plus que tout la véritable force de réaction.
-

AUTEURS

BRUNO JACOMY

musée des Confluences